

grande guerre. Mais lorsqu'il s'agit des nôtres, des héros de notre race, de notre chair et de notre sang, les mots sont impuissants à exprimer ce que nous ressentons. Comme on l'a dit avec raison, il n'y a qu'un geste qui nous permettrait de tout dire sans même avoir à murmurer une seule parole; un geste plus éloquent que le langage et qui contient toute la somme des grandes admirations et des grandes affections: vous ouvrir nos bras et vous presser amoureusement sur nos cœurs, tout en refoulant les larmes de joie qui nous montent naturellement aux yeux.

Je suis comme la foule qui vous acclame et, ce geste, je voudrais qu'il me fut possible de la faire. Mais si nous ne pouvons tous vous presser sur nos poitrines, soyez assurés que nous continuerons à vous porter dans nos cœurs, comme nous le faisons depuis le jour où fut formé votre immortel bataillon.

Près de cinq années ont passé depuis la date où eut lieu, à Montréal, l'assemblée du Parc Sohmer où furent enrôlées les premières recrues du 22e. Tous les événements de cette soirée sont restés gravés dans mon souvenir. Je revois votre ancien chef, le Colonel Gaudet. J'entends encore la voix des orateurs nous parlant des soldats de Montcalm et de Salaberry et nous assurant de l'héroïsme que vous ne manqueriez de déployer à leur exemple.

Puis, ce fut le départ pour St-Jean où les cadres du régiment devaient bientôt se remplir. Après St-Jean, vint Amherst. Un peu plus tard, vous étiez au camp de Sandling où devait se terminer votre entraînement. Vous appeliez déjà de vos vœux l'heure qui vous mettrait en présence de l'ennemi. Vous étiez jeunes et ardents. Vous aviez soif d'action, vous aviez une noble cause à défendre et, comme tous les braves, vous méprisiez la mort. Faut-il l'avouer? Peut-être aviez-vous entendu, sur le compte de votre race, des propos désagréables qui vous étaient allés droit au cœur et il vous pesait de ne pouvoir prouver votre valeur. Mais la minute de votre départ approchait. Le 15 septembre, vous touchiez pour la première fois le sol de France. Encore quelques jours, et vous étiez dans la mêlée. Or, en même temps que vous entriez dans l'ardente fournaise, vous entriez du même coup en pleine gloire. Votre réputation allait bientôt s'établir rapidement, puis grandir avec chaque bataille jusqu'à ce que vous deveniez, de l'aveu de tous, un des beaux et des plus intrépides bataillons, non pas seulement du Canada—ce qui eût été assurément fort honorable—, non seulement de l'Empire britannique—ce qui eût été glorieux—, mais encore de tous les pays alliés. Oui, parmi les troupes d'élite qui combattirent pour le triomphe du droit et de la justice, vous aviez des égaux mais vous n'aviez pas de supérieurs.

Si, jusque-là, nous vous avions suivis avec intérêt, nous commençâmes dès lors à vous suivre avec une admiration à laquelle se mêlait une indicible angoisse. Cette angoisse, vous la comprenez sans

doute. C'est toute notre chair qui se révoltait à la pensée que, innocents du crime que des hommes avaient osé commettre en déchaînant la guerre sur le monde, vous étiez exposés à la mort et que des camarades à vous tombaient à vos côtés pour ne jamais plus se relever.

Vous avez parcouru en tous sens les routes des Flandres et de la Somme: que de petites croix blanches n'avez-vous pas semées sur le bord de ces routes! Dans cette terre si hospitalière de France, que de vaillants, que d'héroïques petits gars de chez nous n'avez-vous pas enterrés dans les plis du drapeau! Car vous avez payé lourdement votre tribut de sang. Les mères canadiennes en savent quelque chose, elles qui ont pleuré toutes les larmes de leurs yeux. Dans ce jour de fête, ayons une pensée de reconnaissance pour ceux que vous avez laissés là-bas et que nous ne verrons jamais plus. Sachons unir leur jeune gloire à notre grand bonheur. Ils étaient vos collaborateurs et quels collaborateurs désintéressés, lorsque vous avez écrit quelques-unes des pages les plus passionnantes et les plus mémorables de notre histoire. Ces pages, faut-il les nommer? C'est St-Eloi, c'est Loos, c'est Courcellette, c'est Vimy, c'est Lens, c'est Arleux, c'est Cherisy, c'est Passchendaele, c'est Cambrai et c'est Amiens. Noms qui sonnent comme des fanfares et qui sont bien à nous maintenant. Ils font partie de notre patrimoine et ils seront un jour inscrits sur nos monuments et sur nos édifices publics pour rappeler aux générations futures les faits d'armes de notre immortel 22e. Vos noms passeront également à la postérité. Vous êtes encore de tout jeunes gens et, cependant, vous êtes déjà entrés dans l'histoire, dans la grande histoire d'une période souverainement dramatique. Vos noms voisineront, dans nos annales, ceux de Montcalm, de Lévis, de Bougainville et de Salaberry.

Bientôt se créeront autour de vous des légendes comme il s'en est créé pour les soldats de la Grande Armée. J'aime à le proclamer: jamais la légende n'approchera la réalité en beauté. Et c'est un jour inoubliable pour nous que de vous recevoir tel que vous apparaissiez à nos yeux sous le fardeau de la gloire et des honneurs: héros d'une guerre épouvantable qui a failli compromettre à tout jamais le trésor de la civilisation chrétienne. Ce trésor, vous l'avez défendu au prix de votre sang et vous l'avez sauvé d'un anéantissement certain. Soyez-en bénis. Merci au nom des sept à huit générations de Canadiens-français qui reposent sur ce sol et qui ont ardemment aimé la justice et le droit. Merci au nom de la population actuelle de notre province. Merci au nom de nos descendants pour qui vous avez conservé la dignité d'hommes libres.

Maintenant que la tempête est passée, maintenant que vous avez réussi à dompter la bête de proie de l'Europe, maintenant qu'il est permis à l'humanité de vivre autrement qu'en tremblant, maintenant que votre œuvre est terminée, vous revenez au pays